

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Noël BAILLARGEON, *Le Séminaire de Québec de 1685 à 1760*

par Jacques Mathieu

Recherches sociographiques, vol. 19, n° 1, 1978, p. 142-143.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/055778ar>

DOI: 10.7202/055778ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Noël BAILLARGEON, *Le Séminaire de Québec de 1685 à 1760*, Québec, P.U.L., 1977, 459p. (« Les Cahiers d'histoire de l'Université Laval », 21.)

Cet ouvrage fait suite au cahier numéro 18 de la même collection qui présentait la fondation et les premières décennies du séminaire de Québec, sous M^{gr} de Laval. Dans ce volume, Baillargeon continue l'exposé chronologique des événements et des problèmes qui, au fil des années, ont retenu l'attention des administrateurs de l'institution face à la réalisation de sa triple mission d'enseignement, d'évangélisation et de services religieux aux fidèles.

L'auteur a consulté l'ensemble des sources utiles, mais l'essentiel de son étude repose sur les questions soulevées dans la correspondance échangée entre les autorités de Québec et de Paris. C'est à cette histoire, dominée par des situations litigieuses et des problèmes immédiats, qu'il s'attache. Les conflits avec l'évêque et les difficultés financières y occupent une place prépondérante. L'auteur ne prive le lecteur d'aucun épisode des relations tendues entre le séminaire et M^{gr} de Saint-Vallier. Il prend deux cents pages pour raconter ces querelles marquées de déceptions, de machinations, de réquisitoires, d'ententes rompues; conflit perpétuel toujours avivé par les gestes posés par l'évêque, à son dire. La question des fonds engendra également des désaccords et de l'inquiétude. Mais comment éviter ces désagréments quand l'institution enregistre des déficits constants et que des besoins toujours pressants commandent des dépenses supérieures aux ressources? Plus ou moins liées à ces deux sujets, d'autres préoccupations exprimées dans les lettres sont signalées à l'occasion. C'est le cas pour l'établissement des cures, la rareté des vocations, le recrutement des prêtres, les missions en Acadie et en Louisiane, l'école des arts et métiers, les règlements de l'institution et l'enseignement qui y est dispensé, le personnel domestique de la maison et l'état des propriétés de l'institution.

Le plan adopté a entraîné plusieurs inconvénients. Le lecteur n'a qu'un aperçu rapide et incomplet des problèmes. Il discerne mal l'évolution. Il ne dispose pas de bilans. L'auteur n'a pu se dégager ni d'un point de vue ni d'une perspective au jour le jour qui privent du recul nécessaire à une appréciation nuancée des événements et à une mesure adéquate de l'évolution. Une analyse plus soutenue de ces facettes de l'histoire du S.M.E. aurait été préférable à cette présentation partielle et décousue du rôle joué par cette institution religieuse dans la colonie. Comme une bonne biographie, une telle monographie aurait dû contribuer à éclairer et à mieux situer en leur temps les prises de position et les réalisations dans les domaines d'action propres à l'institution. Que les Canadiens se plaignent d'être écartés des postes illustre une politique de recrutement et de promotion non exclusive au séminaire. L'organisation du ministère paroissial pose le problème général des dessertes, des pratiques religieuses et de l'administration diocésaine. Les réactions aux mandements des évêques et leur application dans les paroisses touchent les mentalités et les relations entre les curés, leurs ouailles et l'autorité. Quelle est la vie et la formation d'un séminariste? Quels principes et quels exemples ont guidé l'acquisition et l'exploitation des terres? L'évaluation du revenu des terres et des dîmes aurait enrichi les connaissances relatives à la gestion des biens temporels du clergé. Les tentatives de l'État de renforcer son contrôle sur les hommes d'Église sont à peine esquissées. La politique et les pratiques suivies dans l'évangélisation des autochtones n'ont pas une portée moins significative. En somme, qu'en est-il des résultats obtenus par le séminaire dans la poursuite de ses objectifs premiers d'éducation et de vie religieuse? Au total, l'œuvre véritable du séminaire reste dissimulée derrière les problèmes trop secondaires de relations entre les personnes en autorité.

Préjugant la question, l'auteur, victime consentante de sources partisans, s'est laissé emporter dans une « histoire-plaidoyer ». La critique des sources fait totalement défaut. Face aux gestes de Saint-Vallier, il n'y a aucun effort de compréhension, ni même d'objectivité. Il est inutile de tenter de relever les opinions discutables; toute l'analyse est biaisée. L'on ne tombera pas non plus dans le piège de l'antithèse. Qu'il suffise, pour donner le ton, de rappeler l'orientation clairement exprimée en « avant-propos » et dans le paragraphe qui clôt la première partie du livre.

À sa mort, M^{gr} de Saint-Vallier aura l'assurance d'avoir réalisé son principal dessein, soit de détruire le régime communautaire source de bénédictions érigé par M^{gr} de Laval et de mener le séminaire à la ruine. Ces pages sont remplies d'excès qui apportent bien peu à la connaissance de ce passé. Les accrochages multiples entre l'évêque et les autorités du séminaire sont véridiques et connus. Qu'ils soient dûs uniquement à la personnalité de Saint-Vallier, c'est moins certain. De fait, ils s'inscrivent, comme l'ont démontré plusieurs historiens, dans les efforts pour moderniser l'Église du Canada, la mettre sur le même pied que les diocèses de France. Ainsi une documentation partielle, utilisée sans esprit critique, conduit à un exposé à sens unique. De l'histoire d'une institution religieuse, l'auteur a fait une querelle de gros sous entre messieurs.

Jacques MATHIEU

*Département d'histoire,
Université Laval.*

Léon POULIOT, *Monseigneur Bourget et son temps*, Montréal Beauchemin/Bellarmin, 1955-1977, 6 vols.

Né à Lévis en 1799, Ignace Bourget fait ses études au Séminaire de Québec et termine sa théologie à Nicolet. Encore sous-diacre, il est nommé secrétaire de M^{gr} Jean-Jacques Lartigue, premier évêque de Montréal, dont il devient, par la suite, le coadjuteur (1837) et le successeur (1840). Il s'avère dès lors un évêque dynamique, préoccupé à la fois d'éveiller la ferveur de son peuple et de défendre l'Église contre ses adversaires. Jusqu'en 1876, il multiplie fondations religieuses, œuvres d'éducation ou de bienfaisance, réformes liturgiques, interventions publiques, mises en garde et combats. Il est partout et il écrit beaucoup. Sa ferveur communicative enthousiasme bien des gens, mais elle en dérange tout autant. Romain inconditionnel, ultramontain convaincu qui modèle sa pensée sur celle de Pie IX, il énonce ses idées à temps et à contretemps et il les défend avec acharnement, ce qui lui suscite des adversaires de taille : les « libéraux », les sulpiciens, l'Université Laval et, à partir de 1871, M^{gr} Elzéar-Alexandre Taschereau, archevêque de Québec. Miné par ces querelles interminables et par la maladie, Bourget démissionne en 1876 et se retire à Saint-Janvier, dans la prière et la réflexion, dont il ne sort que pour encourager ses troupes ultramontaines ou pour remplir des missions exceptionnelles. Il meurt le 8 juin 1885.

Porte-parole d'une fraction importante de la société canadienne-française de son temps, Bourget a été considéré comme un saint par ses fidèles partisans (et même par ses adversaires qui le traitent de « saint fou » !). Il n'est donc pas surprenant qu'on veuille entretenir son souvenir et son « culte ». Dès le 12 juin 1885, LEBLOND DE BRUMATH lance une *Vie de Monseigneur Ignace Bourget* ; au tournant du XX^e siècle, Arthur SAVAËTE soulève une polémique autour de la personne du deuxième évêque de Montréal en vantant sa mesure, ses idées et ses œuvres dans la série *Vers l'abîme* ; en 1931, le père Frédéric LANGEVIN publie une « biographie populaire », *M^{gr} Ignace Bourget, deuxième évêque de Montréal*, qui suscite de nombreux articles de revues et de journaux. Sans compter les rappels fréquents des successeurs de Bourget sur le trône de Montréal. Sa mémoire survit donc, entretenue de plus par des travaux d'historiens. Dans les années 1950-1960, plusieurs thèses universitaires scrutent différents aspects de l'œuvre de ce géant. Et, consécration suprême, les littérateurs découvrent maintenant ses écrits : en 1975, par exemple, Adrien THÉRIO publie *Ignace Bourget écrivain*.

Un historien est particulièrement responsable de l'intérêt manifesté pour Bourget depuis une trentaine d'années. Après avoir étudié la *Réaction catholique de Montréal, 1840-1841* en 1942, le père Léon POULIOT n'a cessé de fréquenter les archives, surtout romaines et montréalaises, pour y découvrir l'image et la personnalité de Bourget. De ces longues années d'investigations, sont